THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1254



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Retour (des) à Bruxelles.
off. comique
par Desprez.
an 3.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, EGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE RETOUR A BRUXELLES;

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, MÊLÉ DE PROSE;

Par le C. DESPREZ.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 Fructidor an deuxième de la République.

PRIX : trente sols, avec la Musique.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS;

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville;
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, N°. 44.

An Troisième.

PERSONNAGES.	ACTEURS. Les CC. et Cnes
RIDDER, tenant caffé.	*Rozière.*
VAN-EGO, homme indifférent.	*Carpentier.*
VAN-KROUT, peintre.	*Léger.*
PROSPER, aide-de-camp.	*Henry.*
LE COMMANDANT de l'avant-garde Française.	*Frédéric.*
UN TAMBOUR.	*Laporte.*
UN POSTILLON.	*Clairville.*
UN BATELIER.	*Saucède.*
VICTOIRE, fille de Ridder.	*Blosseville.*
Madame DUROSEL, émigrée.	*Lescot.*
CECILE, sa femme de chambre.	*Bodin.*
Trois jeunes Citoyennes de Bruxelles.	*Monblond.* *Julienne.* *Lejeune.*
Une Femme du Marché.	*Frédéric.*
Habitans, Soldats, etc.	

La Scène est à Bruxelles.

LE RETOUR A BRUXELLES,

OPÉRA COMIQUE.

Le Théâtre représente la place du Grand Marché. Sur la gauche, on voit un caffé portant cette enseigne : RIDDER, AUX ARMES DE LA MAISON D'AUTRICHE. *A droite et dans le fond, est une boutique de marchande de modes : au-dessus de sa porte est écrit :* MARCHANDE DE MODES DE PARIS. Au Trait Galant.

SCENE PREMIERE.

UN GROUPPE DE PEUPLE, *assemblé sur la Place, écoute le canon qui se fait entendre.*

CHŒUR.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

OH ! comme on les entend gronder !
Soyons sûrs qu'il ne peut tarder ;
Le français est tout proche :
En s'en allant, il a promis
Un prompt retour, à ses amis ;
Il sera sans reproche :
Mais, ils redoublent ; de quel ton
Eclate et ronfle ce canon !

(*En imitant le ronflement du canon.*)

Eh bon ! bon ! bon !
Que ce bruit est bon !
La Liberté s'approche.

Même air.

(*Le canon se tait.*)

Le bruit, tout à coup, a cessé :
L'autrichien, sans doute, est chassé,
Déja vaincu d'avance :
Entrés, généreux conquérans :
La terreur est pour les tyrans ;
Nôtre amour vous devance.

(*Le canon recommence.*)

Mais, ils redoublent ; de quel ton
Eclate et ronfle ce canon !
Eh bon ! bon ! bon !
Que ce bruit est bon !
La Liberté s'avance.

UN HABITANT.

Elle est à nos portes ; car ce canon là ne peut pas être plus loin qu'Anderlecht.

UN AUTRE.

Point du tout, point du tout ; ils sont, au moins, sur la forêt de Sogne ; et monsieur l'avocat, qui voit militairement, présume que l'arrière garde de Beaulieu s'est tenue là, pour couvrir la retraite et pour amuser les français.

UN AUTRE.

Les français s'amuseront à les battre. Ils n'y manqueront pas..... Que nous annonce ce tambour ?.... Ecoutons.

SCENE II.

Les précédens, UN TAMBOUR, *suivi de plusieurs personnes.*

(*Ceux qui le suivent, chantent :*)

AIR : *Ran tan plan, tire lire.*

ARRÊTE et bats un moment,
En plein plan,
Ran tan plan, tire lire, en plan ;
Arrête et bats un moment ;
Puis, dis leur ton affaire.

LE TAMBOUR.

Je vais vous satisfaire ;
Mais, d'abord, il faut faire
Rouler pour eux un long ban,
En plein, plan,
Ran tan plan, tire lire, en plan ;
Puis, en deux mots, courament ;
Haranguer, d'abondance.

LE CHŒUR.

Haranguer, d'abondance !

LE TAMBOUR.

(*Il bat.*)

Dit'nous, en confidence,
Si, de l'effet important,
En plein, plan,
Ran tan plan, tire lire, en plan,
Que j'réclame en cet instant,
Vous avez connaissance.

» On desirerait savoir ce qu'est devenue la grande » armée du général, prince de Cobourg, qui doit » s'être perdue, depuis Fleurus, Nivelle, Vaterloo, » Sombrefe, jusques et passé la frontière. On promet

» une récompense honnête à celui qui courrait assez » bien pour en rapporter des nouvelles. »

(*Il hat et s'éloigne.*)

UN HABITANT.

AIR : *Sans dépit, sans légèreté.*

Laissons-les fuir, un jour ou deux,
Plus longtems même, et chacun pense
Que si Jourdan court après eux,
Il gagnera la récompense.

SCENE III.

Les précédens, VAN-EGO, *très-effrayé. Sa perruque est en désordre.*

VAN-EGO.

MISÉRICORDE ! concitoyens ! au secours ! à l'aide !

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

VAN-EGO.

Une troupe d'aristocrates effrontés..... de damnés royalistes..... (*hors d'haleine.*) Ne me poursuivent-ils point ? Ne les voyez-vous pas ?

TOUS.

Non, non, non.

VAN-EGO.

(*à part.*) Moi qui ne me mêle de rien, qui ne prens part à rien, qui suis content de tout ! (*haut.*) J'étais au parc, ils m'ont abordé d'un air furieux, en me disant : « Eh bien ! Mendeck, les voilà donc » dans Bruxelles ! »

AIR : *Eh ! qu'est-c' qu' ça fait à moi.*

Ces français qui se préparent
A rentrer dans nos remparts,
Les cernent de toutes parts,
Et bientôt ils s'en emparent.

Qu'en dis-tu ? — Moi ! messieurs ?

Eh ! qu'est-c'qu' ça fait à moi,
Qu'ils rentrent, qu'il s'en emparent ?
Eh ! qu'est-c'qu' ça fait à moi,
Si je passe sous leur loi.

Ma réponse les a rendus plus méchans ; ils se sont écriés :

AIR : *Not' demoiselle a dit oui.*

» Pour le bonheur du pays,
» Tant d'indifférence !
» Tant d'indifférence !
» Pour le bonheur du pays !
» Misérable ! tu nous trahis ! »

Lors, ils m'allaient charger de coups,
Le tout, pour la France,
Le tout, pour la France ;
Lors, ils m'allaient charger de coups ;
Je me suis soustrait à leur courroux.

UN HABITANT.

Ne crains rien, mon ami ; nous ne souffrirons pas qu'on insulte un bon patriote ; car tu l'es, sans doute ; tu dois l'être.

AIR : *Eh ! qu'est-c'qu' ça fait à moi.*

Lorsque, pour nous, ils combattent,
Ces bons, ces brillans français,
Tu prens part à leurs succès ;
Tu ris des grands noms qu'ils battent :

VAN-EGO.

Moi ! messieurs ?

Eh ! qu'est-c'qu' ça fait à moi,
Qu'ils soient battus, ou qu'ils battent ?
Eh ! qu'est-c'qu' ça fait à moi,
De qui je reçois la loi !

TOUS, *le saisissant au collet.*

AIR : *Not' demoiselle a dit oui.*

Pour le bonheur du pays,
Tant d'indifférence !
Tant d'indifférence !
Pour le bonheur du pays !
Misérable ! tu nous trahis !

VAN-EGO.

Mais, messieurs, laissez donc ! finissez donc ! ils sont fous ! comment, on n'aura pas la permission de n'être rien ?

UN HABITANT, *très-fortement.*

Non. Quand il s'agit de la liberté de leur patrie, les indifférens sont des monstres. Nous te comptons parmi nos ennemis.....

VAN-EGO.

Eh bien ! messieurs, vos ennemis fuyent par-tout. Permettez-moi d'en faire autant. (*Il s'échappe.*)

UN HABITANT, *s'avançant vers le caffé.*

Maître Ridder ! écoutez donc ?

AIR : *Du pas redoublé.*

Biffez-nous, sur ce tableau-ci,
Cette Aigle qui nous blesse ;
Et que tout émigré, d'ici
Déloge et disparaisse.

RIDDER, *sur sa porte, avec frayeur.*

Messieurs.... mes amis..... citoyens..... tout cela sera fait tout à l'heure.

UN AUTRE.

Suite et fin de l'air.

Prenez y garde, ou vous verrés
Que nous allons, d'emblée,
Donner la chasse aux émigrés,
A l'Aigle, sa vollée.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

RIDDER, *seul.*

Me voilà bien ! le peintre ne veut pas venir chez moi ; l'émigrée ne veut pas en sortir.

SCENE V.

RIDDER, Madame DUROSEL.

Madame DUROSEL, *effrayée.*

N'ai je pas entendu des menaces, mon cher monsieur Ridder ?

RIDDER.

Hélas ! oui, madame la comtesse, et d'un ton....

Madame DUROSEL.

Il faut porter plainte contre ces insolens là, monsieur : il faut que la police les fasse arrêter.

RIDDER.

Je n'y sais qu'une petite difficulté, madame : c'est qu'ils ont fait arrêter la police.

Madame DUROSEL.

Enfin, que demandent-ils ? qu'on le sache, au moins.

RIDDER.

Ils demandent que tous les émigrés sortent d'ici, sur le champ.

Madame DUROSEL.

Ils sont aimables !

RIDDER.

Et surtout, très-mutins. S'ils persistent à le vouloir, ce que je crains fort, ma fille et moi, nous ne serons point en sûreté dans ma maison.

Madame DUROSEL, *légèrement.*

En ce cas, mon cher monsieur, quittez là.

RIDDER.

Permettez, madame..... Est-ce bien à moi de la quitter ? Il me semble qu'étant chez moi ...

Madame DUROSEL, *dédaigneusement.*

Mon dieu ! monsieur, n'achevez pas; on vous entend. Oui, vous êtes chez vous, comme vous le dites généreusement, et je n'y resterai point..... Ils sont étranges ! inouis ! Ils affichent, un moment, l'opinion des honnêtes gens. .. et puis, quand ils pourraient se montrer..... c'est une timidité si gauche ! un oubli si parfait ! des égards qui sont dûs aux personnes d'une certaine considération.....

RIDDER.

Il serait injuste de m'adresser ce reproche, à moi, madame. Messieurs les émigrés n'ont qu'à se louer de ma conduite avec eux. J'ai pour la noblesse, un respect, une estime, je puis dire un faible.... tout particulier.

Madame DUROSEL.

Il y paraît, monsieur.

RIDDER.

Sa perte me désole.

AIR : *De Raimonde.*

J'en ai des regrets sincères ;
Oui, madame, et sur ma foi :

Car, je vous crois nécessaires,
Même en ignorant pourquoi :
Dans ma tête assez profonde,
Il n'est pas bien arrangé,
Comment peut aller le monde,
Sans noblesse et sans clergé.

Je n'en courrais pas moins un très-grand péril, si vous étiez encore chez moi, quand les français entreront.

Madame DUROSEL.

Je m'en irai, monsieur, puisque vous mourrez de peur. On ne commande point à ce noble sentiment. Mais, je vous préviens que je ne pourrai pas payer à l'instant, les trois termes échus de mon loyer.

RIDDER.

Qu'importe, madame ! je ne suis pas pressé d'argent et, d'ailleurs, je retiendrai les meubles.

Madame DUROSEL.

Mes meubles, monsieur !

RIDDER.

Oui, madame.

Madame DUROSEL.

Cent louis d'effets, pour le peu que je dois, pour vingt louis !

RIDDER.

Et demi, madame la comtesse ; mon livre est en règle.

Madame DUROSEL.

On ne s'attend pas à des procédés pareils..... Ils sont d'un ridicule !.... Ce qui m'étonne, c'est que vous me traitiez ainsi, vous qui, cent fois, en écoutant mes chagrins, n'avez pû retenir vos larmes....

RIDDER.

Je n'ai pû retenir mes larmes, en effet, madame la

comtesse; mais je retiendrai les meubles, et je vous supplie de croire que c'est un parti pris.

Madame DUROSEL, *à Victoire qu'elle rencontre en rentrant.*

Votre père est aussi dur, aussi cruel que les autres.

SCENE VI.

RIDDER, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Je ne suis pas fachée qu'elle sorte d'ici : Certainement, avant qu'elle y vint, vous étiez moins animé contre les français.....

RIDDER.

Tu triomphes de ce qu'ils approchent ; tu t'éfforces de dissimuler ta joie !

VICTOIRE.

Je ne saurais me réjouir..... de ce qui contrarie mon père.....

RIDDER, *ironiquement.*

Non, tu n'oserais. Il faut me dire aussi que tu n'attens pas impatiemment un certain Prosper..... (tu vois que je sais son nom.) un officier français, avec lequel je n'ignore pas qu'on t'a vue, pendant le séjour qu'ils ont fait ici.

VICTOIRE.

C'est un jeune homme estimable et sage....

RIDDER.

Un Caton !

AIR : *Consolez-vous avec les autres.*

(*Avec dépit.*)

Suffit-il donc d'être français,
Pour ensorceler nos familles,
Pour s'ouvrir, partout, un accès,
Et jusques au cœur de nos filles !
Le tien ajoute à leur succès,
A leur succès, je crois..... magique ;
Et tu n'as pas, au nom français,
Résisté mieux que la Belgique !

J'en suis courroucé.

VICTOIRE.

Mais, mon père, cet éloignement pour les français....

RIDDER, *brusquement.*

Je ne les aime pas ; je suis outré de ce qu'ils entrent ; et je ne porterai point leur cocarde ; et ne t'en flatte point ; car, je ne la porterai point..... Où peut-il être, le maudit peintre ? (*En montrant son enseigne.*) Cette ligne qui reste là me ferait assommer, s'ils arrivaienr.

VICTOIRE.

Renvoyez y Gudule.

RIDDER.

J'irai moi-même. Mon chapeau ?

(*Victoire apporte le chapeau de son père, tire une cocarde de sa poche et l'y attache.*)

RIDDER, *se parlant à lui-même.*

Prosper !.... Je n'oublierai pas son nom..... Et qu'il vienne ici ! qu'il y vienne ! (*Il met son chapeau.*) Je ne porterai point leur cocarde ; sois en bien sûre.

(*Victoire rentre.*)

SCENE VII.

VANKROUT, *peintre*, RIDDER. (*Le peintre porte une échelle, avec son pot à couleur : il est ivre.*)

RIDDER.

DIEU soit loué ! voilà pourtant monsieur Vankrout. On a grand peine à vous avoir !.... Ivre déjà ! dès le matin !

VANKROUT.

Dès le matin ?.... dès hier.

AIR : *De la pesanteur* (Nice.)

Ivre de vin, ivre de joie :
L'plaisir est vrai, l'vin n'l'est pas tant ;
Mais, en attendant que j'les r'voye,
Ces chers français, je bois d'autant.
D'abord, je s'rai français, dans une heure ;
Je bois beaucoup, pour m'égayer :
J'étais autrichien, tout à l'heure ;
Je bois beaucoup pour l'oublier.

RIDDER.

Seras-tu capable de monter sur cette échelle, sans tomber ?

VANKROUT.

Moi ?.... je serais capable de tomber, sans y monter. Mais.... je dis.... ceci me regarde. Allons.... on est prêt ; que faut-il faire ?

RIDDER.

Prendre ta brosse et barbouiller, sur le champ....

VANKROUT, *avec humeur.*

Barbouiller ?..... Qu'est-ce que c'est que cela, *barbouiller* ?... Est-ce ainsi qu'on parle à un artiste ?

RIDDER.

Faut-il dire *effacer* ? soit. Regarde là-haut, (*Il lui montre son enseigne.*) et dépêche toi d'effacer les armes de la maison d'Autriche.

VANKROUT, *gaîment.*

Que je les efface ?.... elles le sont déjà, papa Ridder, et.... partout, quand les français s'en mêlent....

AIR : *Des fraises.*

Je n'suis, en comparaison,
Qu'un artiste..... postiche,
Pour défaire. ... sans façon,
Les armes de la maison
D'Autriche, d'Autriche, d'Autriche.

RIDDER, *impatiemment.*

Il n'entend pas l'ordre que je lui donne !

VANKROUT.

L'ordre ! oh ! que si !.. .. l'ordre du jour.

AIR : *Au coin du feu.*

Vous voulez, de la liste
Et du nom d'royaliste,
Vous affranchir :
V'là du noir : si j'y touche,
Il n'en faudra qu'une couche,
Pour vous blanchir.

RIDDER.

Le cruel homme !

VANKROUT.

Ne nous fâchons pas..... ou fâchons-nous : ça, c'est... comme on veut. Mais, en deux mots, du noir, sur l'aigle : même coloris sur les lettres qui sont au bas.... et ne pas toucher au nom : est-ce entendu ?

RIDDER.

Dieu merci !

VANKROUT.

N'est-ce pas ? et si tu te connais en peinture... tu m'en diras ton sentiment tout à l'heure.

RIDDER.

Je ne vais qu'au rivage ; qu'à mon retour, tout cela soit fini, mons Vankrout..... et solide.

VANKROUT.

Solide !.... Ça ne s'en ira pas plus de là.... que les français, d'ici.

SCENE VIII.

VANKROUT, *seul.*

(*Il délaye sa couleur en chantant.*)

Vous l'ordonnez : je me ferai.... connaître ;
Je suis Lindor.... un brillant chevalier :
Je bornerai mes plaisirs à vous voir ;
A vous offrir.... le rang et la fortune.

(*Il monte lentement.*)

SCENE IX.

VANKROUT, VICTOIRE, GUDULE.

VICTOIRE.

Ecoute, ma chère Gudule, tu connais ce jeune français.... tu sais bien.... qui t'aimait tant.... Prosper ?

GUDULE.

Si je le connais ! monsieur Prosper !

VICTOIRE.

Il m'a mandé qu'il arriverait un des premiers ; peut-être

peut-être est-il déjà dans la ville ; je crains que l'empressement qu'il a de me voir ne lui fasse faire une étourderie.... C'est par ici qu'il viendra, probablement....

GUDULE.

Par la rue de la Madelaine ?

VICTOIRE.

Oui, Gudule ; tu n'as qu'à te tenir à l'entrée, mon enfant ; dès que tu l'appercevras, accours et dis le moi. Si mon père était là, tu ne me ferais qu'un signe.

GUDULE.

Bon ! (*Elle sort. Victoire rentre.*)

SCENE X.

VANKROUT, *seul, sur l'échelle.*

Commençons par l'aigle.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

(*Il travaille.*)

Ah ! le bel oiseau, ma foi !
Pour l'instant, il bat de l'aile ;
Ah ! le bel oiseau, ma foi !... .

Vankrout voit passer plusieurs porte-faix chargés ; des abbés, avec leurs paquets ; des femmes, etc., etc.

VANKROUT, *se retournant et s'asseyant sur l'échelle.*

Ceux-ci sont pressés. Il faut que l'armée française soit bien près d'ici. L'aristocratie décampe, et de quel train ! partés, mes amis ! courrés, mes enfans, émigrés, rémigrés, voyagés !

AIR : *La bonne aventure, ô gué !*

Lorsque, grace aux bons amis

(*Il travaille.*)

Que le tems ménage,

La raison, dans un pays,
Entre et s'emménage,
Sotise, abus, préjugé,
Tyrans, nobles et clergé,
Tout ça déménage,
O gué!
Tout ça déménage,

SCENE XI.

VANKROUT, UN PEINTRE. (*Le même mouvement de transport d'effets continue.*)

LE PEINTRE, *traversant la scène.*

QUE fais-tu donc là, confrère?

VANKROUT.

Mon ami.... je fais un patriote. Et toi?

LE PEINTRE.

Je cours après un médecin autrichien, qui m'emporte son loyer et qui s'en fuit.

(*Le Peintre continue son chemin.*)

VANKROUT.

Que veux-tu?.... c'est un médecin qui purge..... la ville..... Il faut bien que chacun..... Tenez! tenez! et la marchande de modes! la foule est chez elle! allons, courage, madame Fudibert, donnez en par mille, des cocardes tricolores!

Fin de l'air : N'allez pas dans la forêt noire.

Morbleu! corbleu! parbleu! messieurs, daignez m'en croire,
Laissez là, laissez là, la cocarde noire.

Ils se pressent, ils se heurtent, il se battront.

AIR : Du *vaudeville des Chasseurs.*

Oh ! comm' la victoire achalande
La boutique et les trois couleurs !
Ni les rubans ni la marchande
Ne suffiront aux acheteurs.
De tout' les mod', ne lui déplaise,
Qu'ell'tient ici, depuis cinq ans,
C'est cell' qui dur'ra l'plus longtems,
Et pourtant, c'est un' mod' française. (*bis.*)

(*Il regarde sa besogne.*)

La ligne se trouvant presque effacée, hors la dernière syllabe, il lit :

Ridder..... triche. Si j'en restais là.... l'enseigne dirait la vérité ; mais, il est bon homme ; il s'amendera.

(*Vankrout efface le reste.*)

SCENE XII.

VANKROUT, UN BATELIER, UN POSTILLON.

LE BATELIER.

MADAME Durosel ! est-ce ici qu'elle loge, mon camarade ?

VANKROUT, *descendant de son échelle.*

Je ne la connais pas..... Qu'est-ce qu'elle est, ta madame.... Durosel ?

LE POSTILLON.

Emigrée.

VANKROUT.

Puisqu'elle est émigrée..... pourquoi la cherches-tu ?

LE BATELIER.

Non pas, non pas, Emigrée.... c'est son état.

LE POSTILLON.

On t'a dit : *aux armes de la maison d'Autriche.* Regarde si l'aigle est là-dessus. (*indiquant du geste l'enseigne.*)

VANKROUT.

Pas du tout..... là-dessus..... mais, là-dessous..... mes amis.

LE POSTILLON.

Entre toujours. tu sauras.....

(*Le Batelier entre.*)

VANKROUT, *emportant son échelle.*

J'ai là de bons enfans qui m'attendent à l'estaminet prochain ; si je tarde..... ils évacueront le poste..... et les bouteilles.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Et ça m'f'rait tort, en vérité :
Boire est ma volupté suprême :
Le vin r'semble à la Liberté ;
Plus on le goûte et plus on l'aime.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

Madame DUROSEL, CECILE, *sa femme de chambre*, UN POSTILLON, UN BATELIER.

Madame DUROSEL, *à Cecile, qui porte un paquet.*

Moi ! regretter ce pays-ci, mademoiselle ! moi ! je serais bien folle, assurément !.... une ville, à moitié républicaine, où l'on m'a déja tutoyée !

LE BATELIER.

Madame n'a rien de mieux à faire qu'à s'embarquer sur le canal.

LE POSTILLON.

Si madame est pressée d'arriver, je la menerai d'un bien autre train.

AIR : *Chantez, dansez, etc.*

J'ai des chevaux tout frais, tout neufs.

LE BATELIER.

Soyez plutôt ma passagère.

LE POSTILLON.

Ma chaise roule, on ne peut mieux.

LE BATELIER.

Ma barque est commode et légère.

LE POSTILLON.

Prenez ma chaise.

LE BATELIER.

Mon bateau.

LE POSTILLON.

Allez par terre.

LE BATELIER.

Allez par eau.

CECILE.

Fort bien ! allez ! allez ! mais où ?

Madame DUROSEL, *avec humeur.*

Ne dirait-on pas que je ne sais où me réfugier ? n'ayez donc pas cette obligeante inquiétude là, je vous en prie. J'irai..... partout ; et, si je suis embarrassée, c'est du choix.

AIR : *Du Port-Mahon.*

N'en doutez pas, cecile :
Encor, ce choix n'est pas difficile.

Mons nous offre un asile,
Chez des parens chéris.

LE POSTILLON, LE BATELIER, CECILE.

Il est pris. (*ter.*)

Madame DUROSEL.

Comment donc ! Mons est pris !

LE BATELIER, LE POSTILLON.

On n'en est pas surpris.

CECILE.

J'en étais sûre.

Madame DUROSEL.

Alors..... nous n'irons pas à Mons. Aussi bien,

Même air.

Ostende est préférable :
Pour fuir, son port, nous est favorable.
Dans ce jour déplorable
Portons y nos débris.

LE POSTILLON, LE BATELIER, CECILE.

Il est pris. (*ter.*)

Madame DUROSEL.

Comment ! Ostende est pris !

LE BATELIER, LE POSTILLON.

On n'en est pas surpris.

CECILE.

Je l'ai dit à madame, qui n'en a rien crû.

Madame DUROSEL.

Même air.

J'en suis réduite à Bruge :
Quel ennuyeux, quel triste refuge !
Allons, partons pour Bruge,
Peu m'importe à quel prix....

LE POSTILLON LE BATELIER, CECILE.

Il est pris. (*ter.*)

Madame DUROSEL.

Tout est donc pris ?

LE POSTILLON.

Ils prendraient l'enfer.

LE BATELIER.

Tiens ! est-ce qu'ils ne l'ont pas pris ? demande à monseigneur l'archevêque de Malines. (*à madame Durosel.*) Voyez, décidez-vous ; le vent est bon ; je pars tout à l'heure, pour Vilvorde, avec une cargaison de désespérés, très-complette.

AIR : *Guillot auprès de Guillemette.*

Des prélats, des clercs et des moines,
Des gens d'affaires et de procès ;
Des ursulines, des chanoines,
Des émigrés, jadis français :
Messieurs du conseil et leurs titres,
Messieurs des états, enrageant
De n'emporter que leurs registres
Et d'abandonner leur argent.

Madame DUROSEL.

Plus je diffère, plus le danger s'accroit. Allons.... (*au Batelier.*) Je vous suis et me recommande à vous, mon ami.

LE BATELIER.

Laissez faire. Donnez-moi le bras. (*au postillon.*) Et toi, prends son paquet.

LE POSTILLON.

Et toi, fais les payer d'avance.

Ils s'éloignent : avant qu'ils soient hors du théâtre, Gudule arrive avec précipitation.

SCENE XIV.

GUDULE, VICTOIRE.

GUDULE.

MAM'SELLE Victoire ! eh vîte ! eh vîte ! le voilà ! c'est lui qui m'a reconnue, le premier ! il court ! il court ! mon dieu ! comme il court !

VICTOIRE.

Est-il loin ?

GUDULE.

Comme d'ici..... (*l'appercevant.*) Tenez ! tenez ! me suis-je trompée ?

VICTOIRE.

Non, ma Gudule, c'est bien lui !

SCENE XV.

Les précédens, PROSPER, *en uniforme d'Aide-de-Camp.*

PROSPER, *avec transport.*

MA chère Victoire ! ma charmante et belle amie !

AIR : *Faut-il s'étonner si notre cœur, etc.* (Jugement de Midas.)

Le sort enfin te rend à mes vœux,
Ma belle et tendre Victoire !

VICTOIRE.

Le sort enfin vous rend à nos vœux.

PROSPER.

Ah ! puis-je être plus heureux !
Que j'ai dit, tout bas !
Si nous n'entrons pas,
Nos succès, hélas !
Pour mon cœur auront moins d'appas.

VICTOIRE.

J'ai compté longtems
Les jours, les instans.

PROSPER.

Et moi donc ! ces jonrs, ces longs instans !

PROSPER.

Mais, je vous revois ! moment heureux !
Ma belle et tendre Victoire !
Mais, je vous revois ! moment heureux !
Le sort comble tous mes vœux.

VICTOIRE.

Mais, je vous revois ! moment heureux !
J'en rends grace à la victoire :
Mais, je vous revois ! moment heureux !
Le sort comble tous mes vœux.

PROSPER.

Que j'ai de joie, de plaisir à vous retrouver, à vous voir ! Je m'étais bien promis d'entrer le premier à Bruxelles, et je ne sais pourquoi je me flattais aussi de vous y rencontrer la première.

VICTOIRE.

Mais, en effet, pourquoi seul ? et comment.....

PROSPER.

On ma chargé de marquer les logemens de notre première colonne, et j'ai volé, des casernes, ici, pour m'occuper du mien. Je l'arrête.

VICTOIRE.

Où ?

PROSPER, *montrant le caffé.*

Là.

VICTOIRE.

Chez mon père ?

PROSPER.

Pourquoi pas ?

VICTOIRE.

Mon cher Prosper, vous n'y pensez point. Ses idées, ses préjugés, ses cruelles impressions contre tous les français, et surtout.....

PROSPER.

Contre moi ; car je sais qu'il m'honore, à cet égard, d'une prédilection particulière : Eh bien ! mon amie, c'est un motif de plus.

AIR : *Tu croyais en aimant Colette.*

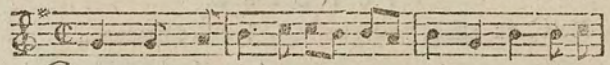
Car l'officier le plus vulgaire,
Dans ce principe est affermi :
Qu'autant qu'on peut, il faut, en guerre,
S'établir chez son ennemi.

VICTOIRE, *en souriant.*

Je ne puis être assez forte, pour combattre les principes.

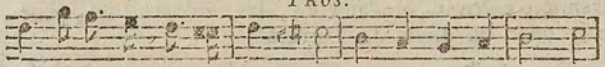
PROSPER.

VICTOIRE.

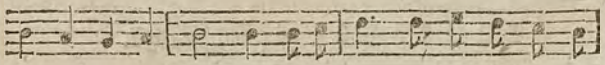


CHERCHONS d'a-bord à nous con-naî-tre, Je serai

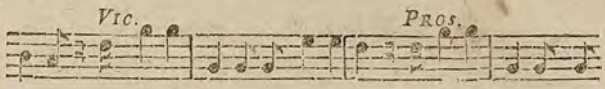
PROS.



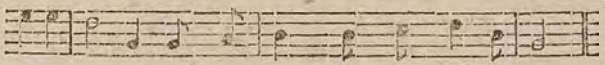
sûr a-lors de son penchant. C'est en nous rapprochant Que



ce goût, ce penchant, Pour notre bien, par dé-grés, pourra



naître Bien-tôt sa haine Se calme-ra ; Et notre chaîne Se



forme-ra ; J'en crois son cœur, J'en crois mon bonheur.

PROSPER.

S'il allait m'aimer.... tout d'un coup ! Quoi ?.... peut-être.

VICTOIRE.

Je sais que cela n'est pas difficile.

SCENE XVI.

Les précédens, GUDULE.

GUDULE, *rapidement.*

Il n'est qu'à deux pas ; il peut rentrer ; et vous n'y songez point ; rentrons les premières. A dieu, monsieur; nous nous promenerons ce soir, au parc, comme l'année dernière, au grand massif ?

VICTOIRE, *en se retirant.*

Oui, Prosper.... sûr.... bien sûr. (*Gudule la force d'entrer.*)

GUDULE, *appercevant Ridder.*

Vous voyez s'il était tems !

PROSPER, *à demie voix et vite.*

Feins de ne me pas connaître, et dis moi que pour me recevoir, il faut que tu l'attendes.

GUDULE, *du même ton.*

J'entends.

SCENE XVII.

Les précédens, RIDDER.

RIDDER, *à part.*

Ils sont à la porte d'Anderlecht ; ils arrivent. J'étouffe de rage ; encore faut-il paraître enchanté ; c'est là le pire.

GUDULE, *à Prosper, très-haut.*

Monsieur l'officier, je ne sais pas lire et monsieur n'est point ici.

RIDDER.

Qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ? me voilà.

PROSPER.

Le citoyen Ridder, place du Grand Marché, n°. 16.

RIDDER.

C'est moi, monsieur.

PROSPER.

Lisez ce billet, citoyen, vous verrez qu'il m'assigne votre maison pour logement, jusqu'à nouvel ordre.

RIDDER, *sans lire.*

Ma maison, la voilà. Faites moi l'honneur d'entrer et reposez-vous.

PROSPER.

AIR : *Dans les gardes-françaises.*

Si pourtant, je vous gêne,
Parlez-moi franchement,
Ailleurs, j'irai, sans peine.....

RIDDER.

Non, monsieur, nullement;
Mon âme est si charmée ...
Dans le plaisir que j'ai....
Je logerais l'armée,
Si j'étais mieux logé.

Me gêner ! non, assurément : au contraire. Je vous dirai plus ; vous me rendez service. Vous m'avez l'air d'un homme à qui je puis m'ouvrir, sans détour ; il était possible que le hasard m'envoyât un jeune officier français .... que je redoute..... infiniment. Je suis père d'une assez jolie personne ; il l'aime..... (*tout bas.*) il en est aimé.....

PROSPER

Le nom de l'officier ?

RIDDER.

Prosper.

PROSPER.

Je le connais.

RIDDER.

Quel homme est-ce ?....

PROSPER.

A peu près..... comme moi....

RIDDER.

Tant mieux pour lui ; mais..... le mérite..... les qualités.....

PROSPER.

Dispensez-moi d'entrer dans aucun détail, à cet égard.

RIDDER.

Si vous aviez quelque bien à dire de lui, vous seriez moins réservé. Quoiqu'il en soit, j'ai raison d'être charmé qu'il ne se soit point introduit chez moi..... comme il était maître d'en saisir l'occasion, aujourd'hui même.

AIR : *Triste raison, etc.*

Car le plaisir, tout autant que la gloire,
Pour le français, eut toujours des appas ;
Ma fille est *bien* ; elle a pour nom, *Victoire* :
Et ce nom-là ne vous résiste pas.

PROSPER.

Citoyen Ridder, soyez tranquille. Les républicains français respectent l'hospitalité, l'honneur et la vertu.

RIDDER.

Voilà du nouveau régime, et j'aimerai celui-là. (*lui présentant la main.*) La main, citoyen ! *citoyen :* vous voyez que je me forme.

PROSPER.

Oh ! très-bien.

RIDDER.

Nous nous conviendrons ; j'en suis sûr. Je vais vous verser du faro..... du meilleur, et nous boirons..... à vôtre bonne arrivée.....

PROSPER, *gaîment.*

Sur laquelle vous ne comptiez pas trop ; convenez-en.

RIDDER.

Il ne tiendrait qu'à moi de me vanter du contraire, puisque j'avais accepté, sans beaucoup de difficulté, un effet sur vous, qu'on m'a passé pour comptant et dont l'échéance était fort aventurée. Jugez-en. (*il tire un billet de son porte-feuille.*)

PROSPER.

Montrez. (*Il lit.*)

» Je reconnais devoir à Charles Vandeker la somme
» de trois cents florins, faisant, argent de France,
» cinq cent ciquante livres dix-neuf sols quatre deniers,
» qu'il m'a prêtés pour sortir de Bruxelles, le 23 mars

» 1793, et que je m'engage à lui rendre, en y ren-
» trant avec elle, dans le cours de l'été de 1794. »

VALLÉE, lieutenant au 74e. régiment.

Je me charge d'acquitter ce billet-là!

RIDDER.

Comment ! ce monsieur Vallée..... serait-ce vous?

PROSPER.

Non ; mais je le chercherai.

RIDDER.

Je le chercherai moi-même et je n'en ai nulle inquiétude. Puisque vous revoilà, messieurs, l'effet était bon.

PROSPER.

Je le crois bien ; il était endossé par toute l'armée française..... (*Les tambours se font entendre.*) J'entends nos tambours. Nôtre avant-garde va défiler sur la place ; ce spectacle peut intéresser l'aimable Victoire. Permettez-vous?....

RIDDER.

Oui, sans doute ! Victoire ! Gudule ! arrivez : les voici !

SCENE XVIII.

Les précédens, VICTOIRE, GUDULE.

(*Prosper salue respectueusement Victoire.*)

PROSPER, *à Ridder.*

CHARMANTE.

RIDDER.

Pas mal.... et bonne enfant. A propos, si ce Prosper est dans les rangs, faites le moi connaître.

PROSPER.

Ou reconnaître ; car, vous l'avez vû.

RIDDER.

Jamais.

PROSPER.

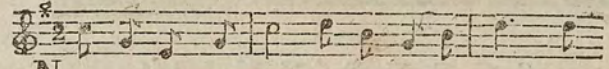
Oh ! que si !

PROSPER, *se tient près de Victoire qui lui donne le bras. les fenêtres se remplissent de Spectateurs ; elles sont parées de petits drapeaux tricolors qu'on agite au moment ou les troupes entrent sur la Place.*

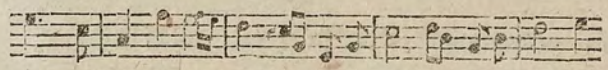
SCENE XIX.

MARCHE DE L'AVANT-GARDE. (*La musique militaire joue l'air avant qu'il soit chanté.*)

LES SOLDATS, *en Chœur.*

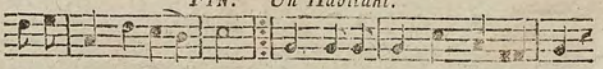


Nous venons, vainqueurs, Ser-rer dans vos cœurs, Le



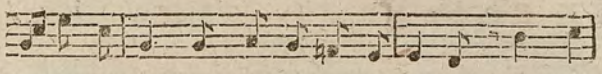
nœud qui nous enga- ge : L'E-ga-li- té, La Li-ber-té, Du

FIN. Un Habitant.



traité, Sont le ga- ge. Nous re-ceyons nos bons a- mis,

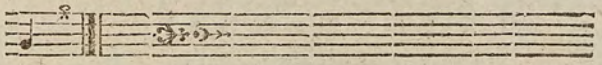
Avec



A- vec transport, Sans crainte et sans al-lar-mes : Vos Lois



nous a-vaient sou-mis, Chers fran- çais, a- vant vos ar-



mes. *Nous venons vainqueurs*, etc.

CHŒUR.

LES HABITANS.	LES SOLDATS.
Oui, venez vainqueurs,	Nous venons, vainqueurs,
Serrer dans nos cœurs	Serrer dans vos cœurs,
Le nœud qui nous engage :	Le nœud qui nous engage :
L'Egalité,	
La Liberté,	
Du traité	
Sont le gage.	

La Municipalité de 1793, *ayant à sa tête le patriote Verloy.*

VERLOY, *présentant les clés.*

AIR : *Le sort vous fait naître en ces lieux.*

Voici les clés de nos remparts :
Vos canons sont des clés plus fortes :
A l'aspect de vos étandards,
Nous ouvrons nos cœurs et nos portes.
Bienfaiteurs de l'humanité,
Qu'opprimaient des lois inhumaines,
Vous apportez la Liberté,
Comme on nous apportait des chaînes.

LE COMMANDANT FRANÇAIS.

Fidèle et courageux Verloy, le français ne peut être mieux reçu dans tes murs, que par le patriote le plus parfait et le plus désintéressé, par l'ennemi des tyrans, l'ami de la révolution française et le héros de ses concitoyens.

UN GROUPE, *de Jeunes Filles offrant des lauriers et des fleurs.*

AIR : *Je connais un berger discret.*

Aux libérateurs du pays,
Nos mains reconnaissantes
Présentent des lauriers, unis
A des roses naissantes :
Pour parer ces bouquets guerriers,
Aujourd'hui même ecloses.....

LE COMMANDANT.

Vous embellissez les lauriers ?
Vous effacez les roses,

SCENE XX.

Les précédens, LES FEMMES DU MARCHÉ.

L'UNE D'ELLES, *se faisant place.*

GARE !.... et gare donc, une fois, que nous arrivions. Il est bien juste que chacun ait son tour. (*au Commandant.*) Jernie ! citoyens vainqueurs, vous avez moins de peine à conquérir les gens, qu'ils n'en ont à venir vous en remercier : si faut-il ben pourtant que le marché vous ajuste son compliment, le tout accompagné d'une offrande..... en magnière..... comme qui dirait d'emblême..... et la v'là.

Elle lui présente un faisceau de raisins et d'épis, surmonté du bonnet de la Liberté.

AIR : *De Catinat.*

Sur de libres sillons des épis moissonnés,
Un' pique et des raisins, du bonnet couronnés :
Vous d'vinez !.... Liberté,
Abondance et gaîté,
Sont, (par là ca s'connaît,)
Trois têt' dans un bonnet.

LE COMMANDANT.

Citoyenne, votre franchise, votre zèle et votre énergie sont partout les mêmes. En France, vous aviez devancé la révolution, par le droit heureux de tout dire, au despotisme lui-même, qui n'osait pas s'en fâcher.....

LA MÊME.

Quoique je n'eussions pas ici le même bonheur....

AIR : *Tarare ponpon.*

C'ell' de Bruxelles, au moins, n'veul' pas qu'on leur suppose
Moins d'desir
D'vous avoir,
De plaisir
A vous voir :
Fidèl' à la mêm' cause,
Comme à Paris, j'm'en pique,
Nous aimons toutes, la chose.....
Publique.

TOUS.

Place au mai ! grande place au mai ! laisssez-le passer !

On apporte un grand arbre orné de rubans ; on le plante au milieu de la place ; les soldats font quatre faisceaux de leurs fusils, aux quatre coins de l'arbre, et les jeunes filles entourent ces faisceaux de guirlandes. On chante aussitôt que l'arbre est placé :

AIR : *Oh ! mais, etc.* (des Visites.)

Le voilà ressuscité
S'lon notre espérance,
L'arbre de la Liberté,
L'arbre de la France !
Oh ! mais ! oh ! mais !
Aujourd'hui, c'est pour jamais.

UN HOMME, *de la Campagne.*

L'autrichien l'a renversé :
Fureur salutaire !
Dans nos cœurs, il a r'poussé :
Là, c'est en bonn' terre.
Oh ! mais ! (*bis*)
Aujourd'hui, c'est pour jamais.

UN SOLDAT FRANÇAIS.

Il le faut ; cet arbre altier,
Que nos mains façonnent,
Doit couvrir le monde entier ;
Les rois en frissonnent.
Oh ! mais ! (*bis.*)
Ils ne l'abbatront jamais.

UN AUTRE SOLDAT.

En Pologne, il d'vient, chaqu'jour,
En dépit de l'orage,
Si grand, qu'jusqu'à Petersbourg,
Il donn' de l'ombrage :
Oh ! mais ! (*bis.*)
Il veut y vivre à jamais.

UN AUTRE SOLDAT FRANÇAIS

En Angleterre, il croissait,
D'un' sève assez franche :
Mais, à grands coups, comme on sait,
Monsieur Pitt l'ébranche :
Oh ! mais ! (*bis.*)
S'il peut s'en r'lever jamais !

VERLOY.

Celui-ci ne mourra point : j'en répons.

Même air.

Les français, de ses destins,
Sont garans fidèles :
Il est planté par des mains,
Des mains immortelles ;
Oh ! mais ! (*bis.*)
Nous y veillons à jamais.

CHŒUR.

Oh ! mais ! etc.

RIDDER, *à Prosper.*

A propos.... si Prosper est là, montrez-le moi.

PROSPER.

C'est celui qui donne la main à la citoyenne Victoire... votre fille.

RIDDER.

Hein !.... Vous vous moquez. C'est vous ?

PROSPER.

C'est que... probablement, ce Prosper là... c'est moi

RIDDER, *avec surprise et joie.*

Vrai ?

PROSPER.

Très-vrai.

RIDDER, *lui prenant la main.*

Je vous en remercie. J'en suis ravi. Voulez-vous que je vous dise ?.... Sur mon honneur, je l'ai desiré.

PROSPER.

Je n'ai pas osé vous prononcer plutôt un nom qui vous déplaisait.... un peu.

RIDDER.

Beaucoup, même, et je ne le nierai point. Mais, en devenant mon ami, vous l'oublierez.

PROSPER.

Je l'oublierai bien plus vite, en devenant votre fils.

RIDDER, *après un moment de silence.*

Pourquoi pas ?

SCENE XXI et DERNIÈRE.

Les précédens, UN CHANSONNIER.

LE CHANSONIER.

AIR : *Non je n'aimerai jamais que vous.*

VOICI des couplets, couplets nouveaux :
Ils sont sans rivaux
En bon patriotisme.

Ils ont été dictés par le cœur ;
C'est le seul faiseur
De votre serviteur.

UN HABITANT.

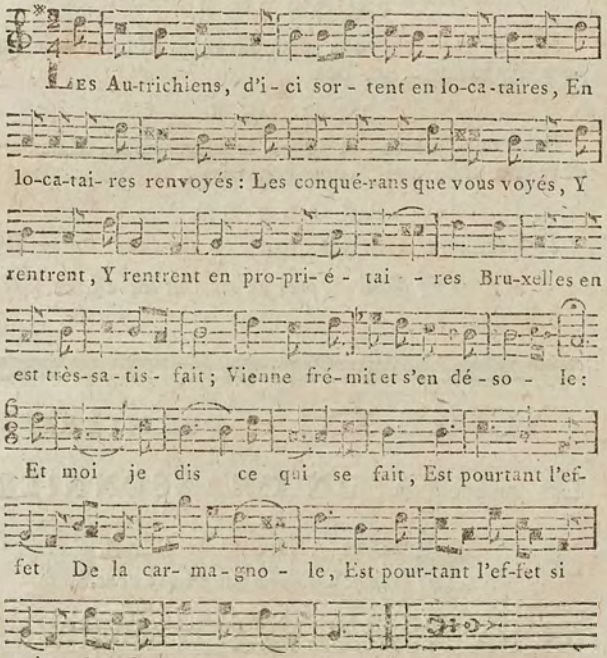
Sont-ils d'aujourd'hui ?

LE CHANSONIER.

D'hier, citoyen. Je chante toujours la victoire, la veille du combat. Les chansonniers français, suivant l'armée, n'en ont jamais fait d'autres. (*Il distribue des livrets.*) Or, je commence. Ecoutez et retenez l'air.

VAUDEVILLE.

LE CHANSONNIER.



PROSPER.

Despotes, vos forfaits ont ébranlé vos trônes ;
L'astre du moment est malin ;
Il souffle un vent républicain,
Très-menaçant pour les couronnes.
Les rois ont perdu leur procès,
Et les moins gais, sur ma parole,
Danseront tous, avec succès,
Le branle français
De la carmagnole.

RIDDER.

Mon humeur, aux français, de tout tems, fit la guerre;
Mais, ils sont humains, pleins d'attraits
Et bonnes gens, au combat près,
Où, sûrement, je n'irai guère :
D'en aimer un, jeune et pressant,
Ma fille n'est donc pas si folle,
Puisque mon cœur, pour tous, ressent
Le charme puissant
De la carmagnole.

VICTOIRE, *au Public.*

Puisque la carmagnole a toujours la victoire ;
Et partout, partout, comme ici,
L'Auteur, jaloux de vaincre aussi,
Doit l'intéresser à sa gloire.
Un bon mot lui vaut la faveur
De votre esprit, qu'un trait cajole ;
Il parle mieux à votre cœur,
Avec l'accent vainqueur
De la carmagnole.

FIN.